

Le propriétaire de la Ferme du Manoir, Mr. Jones, avait poussé [001] le verrou des poulaillers, mais il était [002] bien trop saoul pour s'être souvenu [003] de rabattre [004] les trappes. S'éclairant [005] de gauche et de droite avec sa lanterne, c'est en titubant [006] qu'il traversa [007] la cour. Il entreprit [008] de se déchausser [009], donnant [010] du pied contre la porte de la cuisine, tira [011] au tonneau un dernier verre de bière et se hissa [012] dans le lit où était [013] Mrs. Jones déjà en train de ronfler [014].

Dès que fut éteinte [015] la lumière de la chambre, ce fut [016] à travers les bâtiments de la ferme un bruissement d'ailes et bientôt tout un remue-ménage. Dans la journée, la rumeur s'était répandue [017] que Sage l'Ancien avait été visité [018], au cours de la nuit précédente, par un rêve étrange dont il désirait [019] entretenir [020] les autres animaux. Sage l'Ancien était [021] un cochon qui, en son jeune temps, avait été proclamé [022] lauréat de sa catégorie – il avait concouru [023] sous le nom de Beauté de Willingdon, mais pour tout le monde il était [024] Sage l'Ancien. Il avait été convenu [025] que tous les animaux se retrouveraient [026] dans la grange dès que Mr. Jones se serait éclipsé [027]. Et Sage l'Ancien était si profondément vénéré [028] que chacun était [029] prêt à prendre [030] sur son sommeil pour savoir [031] ce qu'il avait [032] à dire [033].

Lui-même avait déjà pris [034] place à l'une des extrémités de la grange, sur une sorte d'estrade (cette estrade était [035] son lit de paille éclairé [036] par une lanterne suspendue [037] à une poutre). Il avait [038] douze ans, et avec l'âge avait pris [039] de l'embonpoint, mais il en imposait [040] encore, et on lui trouvait [041] un air raisonnable, bienveillant même, malgré ses canines intactes. Bientôt les autres animaux se présentèrent [042], et ils se mirent [043] à l'aise, chacun suivant [044] les lois de son espèce. Ce furent [045] d'abord le chien Filou et les deux chiennes qui se nommaient [046] Fleur et Constance, et ensuite les cochons qui se vautrèrent [047] sur la paille, face à l'estrade. Les poules allèrent [048] se percher [049] sur des appuis de fenêtres et les pigeons sur les chevrons du toit. Vaches et moutons se placèrent [050] derrière les cochons, et là se prirent [051] à ruminer [052]. Puis deux chevaux de trait, Malabar et Douce, firent [053] leur entrée. Ils avancèrent [054] à petits pas précautionneux, posant [055] avec délicatesse leurs nobles sabots sur la paille, de peur qu'une petite bête ou l'autre s'y fût tapie [056]. Douce était [057] une superbe matrone entre deux âges qui, depuis la naissance de son quatrième poulain, n'avait plus retrouvé [058] la silhouette de son jeune temps. Quant à Malabar : une énorme bête, forte comme n'importe quels deux chevaux. Une longue raie blanche lui tombait [059] jusqu'aux naseaux, ce qui lui donnait [060] un air un peu bêta ; et, de fait, Malabar n'était [061] pas génial. Néanmoins, chacun le respectait [062] parce qu'on pouvait [063] compter [064] sur lui et qu'il abattait [065] une besogne fantastique. Vinrent [066] encore Edmée, la chèvre blanche, et Benjamin, l'âne. Benjamin était [067] le plus vieil animal de la ferme et le plus acariâtre. Peu expansif, quand il s'exprimait [068] c'était [069] en général par boutades cyniques. Il déclarait [070], par exemple, que Dieu lui avait bien donné [071] une queue pour chasser les mouches, mais qu'il aurait de beaucoup préféré [072] n'avoir ni queue ni mouches. De tous les animaux de la ferme, il était [073] le seul à ne jamais rire [074]. Quand on lui demandait [075] pourquoi, il disait [076] qu'il n'y avait [077] pas de quoi rire [078]. Pourtant, sans vouloir [079] en convenir [080], il était [081] l'ami dévoué de Malabar. Ces deux-là passaient [082] d'habitude le dimanche ensemble, dans le petit enclos derrière le verger, et sans un mot brouaient [083] de compagnie.

À peine les deux chevaux s'étaient-ils étendus [084] sur la paille qu'une couvée de canetons, ayant perdu [085] leur mère, firent [086] irruption dans la grange, et tous ils piaillaient [087] de leur petite voix et s'égaillaient [088] çà et là, en quête du bon endroit où personne ne leur marcherait [089] dessus. Douce leur fit [090] un rempart de sa grande jambe, ils s'y blottirent [091] et s'endormirent [092] bientôt. À la dernière minute, une autre jument, répondant [093] au nom de Lubie (la jolie follette blanche que Mr. Jones attelle [094] à son cabriolet) se glissa [095] à l'intérieur de la grange en mâchonnant un sucre. Elle se plaça [096] sur le devant et fit [097] des mines avec sa crinière blanche, enrubannée de rouge. Enfin ce fut [098] la chatte. À sa façon habituelle, elle jeta [099] sur l'assemblée un regard circulaire, guignant [100] la bonne place chaude. Pour finir [101], elle se coula [102] entre Douce et Malabar. Sur quoi elle ronronna [103] de contentement, et du discours de Sage l'Ancien n'entendit [104] pas un traître mot.

Tous les animaux étaient [105] maintenant au rendez-vous – sauf Moïse, un corbeau approuvé [106] qui sommeillait [107] sur un perchoir, près de la porte de derrière – et les voyant [108] à l'aise et bien attentifs, Sage l'Ancien se racla [109] la gorge puis commença [110] en ces termes :

« Camarades, vous avez déjà entendu [111] parler [112] du rêve étrange qui m'est venu [113] la nuit dernière. Mais j'y reviendrai [114] tout à l'heure. J'ai [115] d'abord quelque chose d'autre à vous dire [116]. Je ne compte

[117] pas, camarades, **passer** [118] encore de longs mois parmi vous. Mais avant de **mourir** [119], je voudrais **m'acquitter** [120] d'un devoir, car je **désire** [121] vous **faire** [122] **profiter** [123] de la sagesse qu'il m'**a été donné** [124] **d'acquérir** [125]. Au cours de ma longue existence, j'**ai eu** [126], dans le calme de la porcherie, tout loisir de **méditer** [127]. Je **crois** [128] être [129] en mesure de l'**affirmer** [130] : j'**ai** [131], sur la nature de la vie en ce monde, autant de lumières que tout autre animal. C'**est** [132] de quoi je **désire** [133] vous **parler** [134].

« Quelle **est** [135] donc, camarades, la nature de notre existence ? **Regardons** [136] les choses en face : nous **avons** [137] une vie de labeur, une vie de misère, une vie trop brève. Une fois au monde, il nous **est** tout juste **donné** [138] de quoi **survivre** [139], et ceux d'entre nous qui **ont** [140] la force voulue **sont astreints** [141] au travail jusqu'à ce qu'ils **rendent** [142] l'âme. Et dans l'instant que nous **cessons** [143] d'être utiles, voici qu'on nous **égorge** [144] avec une cruauté inqualifiable. **Passée** [145] notre première année sur cette terre, il n'y a [146] pas un seul animal qui **entrevoie** [147] ce que **signifient** [148] des mots comme loisir ou bonheur. Et quand le malheur l'**accable** [149], ou la servitude, pas un animal qui **soit** [150] libre. Telle **est** [151] la simple vérité.

« Et **doit** [152] -il en **être** [153] tout uniment ainsi par un décret de la nature ? Notre pays **est** [154] -il donc si pauvre qu'il ne **puisse** [155] **procurer** [156] à ceux qui l'**habitent** [157] une vie digne et décente ? Non, camarades, mille fois non ! Fertile **est** [158] le sol de l'Angleterre et propice son climat. Il **est** [159] possible de **nourrir** [160] dans l'abondance un nombre d'animaux bien plus considérable que ceux qui **vivent** [161] ici. Cette ferme à elle seule **pourra** [162] **pourvoir** [163] aux besoins d'une douzaine de chevaux, d'une vingtaine de vaches, de centaine de moutons – tous **vivant** [164] dans l'aisance une vie honorable. Le hic, c'**est** [165] que nous **avons** [166] le plus grand mal à **imaginer** [167] chose pareille. Mais puisque telle **est** [168] la triste réalité, pourquoi en **sommes** [169] -nous toujours à **végéter** [170] dans un état pitoyable ? Parce que tout le produit de notre travail, ou presque, **est volé** [171] par les humains. Camarades, là **se trouve** [172] la réponse à nos problèmes. Tout **tient** [173] en un mot : l'Homme. Car l'Homme **est** [174] notre seul véritable ennemi. Qu'on le **supprime**, [175] et voici **extirpée** [176] la racine du mal. Plus à **trimer** [177] sans relâche ! Plus de meurt-la-faim !

« L'Homme **est** [178] la seule créature qui **consomme** [179] sans **produire**. Il ne **donne** [180] pas de lait, il ne **pond** [181] pas d'œufs, il **est** [182] trop débile pour **pousser** [183] la charrue, bien trop lent pour **attraper** [184] un lapin. Pourtant le voici le suzerain de tous les animaux. Il **distribue** [185] les tâches entre eux, mais ne leur **donne** [186] en retour que la maigre pitance qui les **maintient** [187] en vie. Puis il **garde** [188] pour lui le surplus. Qui **laboure** [189] le sol : Nous ! Qui le **féconde** [190] ? Notre fumier ! Et pourtant pas un parmi nous qui n'**ait** [191] que sa peau pour tout bien. Vous, les vaches là devant moi, combien de centaines d'hectolitres de lait n'**avez-vous pas produit** [192] l'année dernière ? Et qu'**est-il advenu** [193] de ce lait qui vous **aurait permis** [194] d'**élever** [195] vos petits, de leur **donner** [196] force et vigueur ? De chaque goutte l'ennemi **s'est délecté** [197] et **rassasié** [198]. Et vous les poules, combien d'œufs n'**avez-vous pas pondus** [199] cette année-ci ? Et combien de ces œufs **avez-vous couvés** [200] ? Tous les autres **ont été vendus** [201] au marché, pour **enrichir** [202] Jones et ses gens ! Et toi, Douce, où **sont** [203] les quatre poulains que tu **as portés** [204], qui **auraient été** [205] la consolation de tes vieux jours ? Chacun d'eux **fut vendu** [206] à l'âge d'un an, et plus jamais tu ne les **reverras** [207] ! En échange de tes quatre maternités et du travail aux champs, que t'**a-t-on donné** [208] ? De strictes rations de foin plus un box dans l'étable !

« Et même nos vies misérables **s'éteignent** [209] avant le terme. Quant à moi, je n'**ai** [210] pas de hargne, **étant** [211] de ceux qui **ont eu** [212] de la chance. Me voici dans ma treizième année, j'**ai eu** [213] plus de quatre cents enfants. Telle **est** [214] la vie normale chez les cochons, mais à la fin aucun animal n'**échappe** [215] au couteau infâme. Vous autres, jeunes porcelets **assis** [216] là et qui m'**écoutez** [217], dans les douze mois chacun de vous, sur le point d'**être exécuté** [218], **hurlera** [219] d'atroces souffrances. Et à cette horreur et à cette fin, nous **sommes** tous **astreints** [220] – vaches et cochons, moutons et poules, et personne n'**est exempté** [221]. Les chevaux eux-mêmes et les chiens n'**ont** [222] pas un sort plus enviable. Toi, Malabar, le jour où tes muscles fameux n'**auront** [223] plus leur force ni leur emploi, Jones te **vendra** [224] à l'équarrisseur, et l'équarrisseur te **tranchera** [225] la gorge ; il **fera** [226] **bouillir** [227] tes restes à petit feu, et il en **nourrira** [228] la meute de ses chiens. Quant aux chiens eux-mêmes, une fois édentés et hors d'âge, Jones leur **passé** [229] une grosse pierre au cou et les **noie** [230] dans l'étang le plus proche.

« Camarades, est-ce que ce n'**est** [231] pas clair comme de l'eau de roche ? Tous les maux de notre vie **sont dus** [232] à l'Homme, notre tyran. **Débarassons-nous** [233] de l'Homme, et nôtre **sera** [234] le produit de notre travail. C'**est** [235] presque du jour au lendemain que nous **pourrions** [236] **devenir** [237] libres et riches. À cette fin, que **faut** [238] -il ? Eh bien, **travailler** [239] de jour et de nuit, corps et âme, à **renverser** [240] la race des hommes. C'**est** [241] là mon message, camarades. **Soulevons-nous** [242] ! Quand **aura** [243] lieu le soulèvement, cela je l'**ignore** [244] : dans une semaine peut-être ou dans un siècle. Mais, aussi vrai que sous moi je **sens** [245] de la paille, tôt ou tard justice **sera faite** [246]. Ne **perdez** [247] pas de vue l'objectif, camarades, dans le temps **compté** [248] qui vous **reste** [249] à **vivre** [250]. Mais avant tout, **faites part** [251] de mes convictions à ceux qui **viendront** [252] après vous, afin que les générations à venir **mènent** [253] la lutte jusqu'à la victoire finale.

« Et souvenez-vous [254] -en, camarades : votre résolution ne doit [255] jamais se relâcher [256]. Nul argument ne vous fera [257] prendre [258] des vessies pour des lanternes. Ne prêtez [259] pas l'oreille à ceux selon qui l'Homme et les animaux ont [260] des intérêts communs, à croire [261] vraiment que de la prospérité de l'un dépend [262] celle des autres ? Ce ne sont [263] que des mensonges. L'Homme ne connaît [264] pas d'autres intérêts que les siens. Que donc prévalent [265], entre les animaux, au fil de la lutte, l'unité parfaite et la camaraderie sans faille. Tous les hommes sont [266] des ennemis. Les animaux entre eux sont [267] tous camarades. »

À ce moment-là, ce fut [268] un vacarme terrifiant. Alors que Sage l'Ancien terminait [269] sa péroraison révolutionnaire, on vit [270] quatre rats imposants, à l'improviste surgis [271] de leurs trous et se tenant [272] assis [273], à l'écoute. Les chiens les ayant aperçus [274], ces rats ne durent [275] le salut qu'à une promptre retraite vers leur tanière. Alors Sage l'Ancien leva [276] une patte auguste pour réclamer [277] le silence.

« Camarades, dit [278] -il, il y a une question à trancher [279] . Devons [280] -nous regarder [281] les créatures sauvages, telles que rats et lièvres, comme des alliées ou comme des ennemies ? Je vous propose [282] d'en décider [283]. Que les présents se prononcent [284] sur la motion suivante : Les rats sont [285] -ils nos camarades ? »

Derechef on vota [286], et à une écrasante majorité il fut décidé [287] que les rats seraient regardés [288] en camarades. Quatre voix seulement furent [289] d'un avis contraire : les trois chiens et la chatte (on le découvrit [290] plus tard, celle-ci avait voté [291] pour et contre). Sage l'Ancien reprit [292] :

« J'ai [293] peu à ajouter [294] . Je m'en tiendrai [295] à redire [296] que vous avez [297] à montrer [298] en toutes circonstances votre hostilité envers l'Homme et ses façons de faire [299] . L'ennemi est [300] tout deux-pattes, l'ami tout quatre-pattes ou tout volatile. Ne perdez [301] pas de vue non plus que la lutte elle-même ne doit [302] pas nous changer [303] à la ressemblance de l'ennemi. Même après l'avoir vaincu [304], gardons-nous [305] de ses vices. Jamais animal n'habitera [306] une maison, ne dormira [307] dans un lit, ne portera [308] de vêtements, ne touchera [309] à l'alcool ou au tabac, ni à l'argent, ni ne fera [310] négoce. Toutes les mœurs de l'Homme sont [311] de mauvaises mœurs. Mais surtout, jamais un animal n'en tyranniserait [312] un autre. Quand tous sont [313] frères, peu importe [314] le fort ou le faible, l'esprit profond ou simplet. Nul animal jamais ne tuera [315] un autre animal. Tous les animaux sont [316] égaux.

« Maintenant, camarades, je vais [317] vous dire [318] mon rêve de la nuit dernière. Je ne m'attarderai [319] pas à le décrire [320] vraiment. La terre m'est apparue [321] telle qu'une fois délivrée [322] de l'Homme, et cela m'a fait [323] me ressouvenir [324] d'une chose enfouie [325] au fin fond de la mémoire. Il y a [326] belle lurette, j'étais [327] encore cochon de lait, ma mère et les autres truies chantaient [328] souvent une chanson dont elles ne savaient [329] que l'air et les trois premiers mots. Or, dans mon rêve de la nuit dernière, cette chanson m'est revenue [330] avec toutes les paroles – des paroles, j'en suis [331] sûr, que jadis ont dû [332] chanter les animaux, avant qu'elles se perdent [333] dans la nuit des temps. Mais maintenant, camarades, je vais [334] la chanter [335] pour vous. Je suis [336] d'un âge avancé, certes, et ma voix est [337] rauque, mais quand vous aurez saisi [338] l'air, vous vous y retrouverez [339] mieux que moi. Le titre, c'est [340] *Bêtes d'Angleterre*. »

Sage l'Ancien se racla [341] la gorge et se mit [342] à chanter [343]. Sa voix était [344] rauque, ainsi qu'il avait dit [345], mais il se tira [346] bien d'affaire. L'air tenait [347] d'*Amour toujours* et de *La Cucaracha*, et on en peut [348] dire [349] qu'il était [350] plein de feu et d'entrain. Voici les paroles de la chanson :

Bêtes d'Angleterre et d'Irlande,

Animaux de tous les pays,

Prêtez [351] l'oreille à l'espérance

Un âge d'or vous est promis [352].

L'homme tyran exproprié [353],

Nos champs connaîtront [354] l'abondance,

De nous seuls ils seront foulés [355],

Le jour vient [356] de la délivrance.

Plus d'anneaux qui pendent [357] au nez,

Plus de harnais sur nos échine,

Les fouets cruels sont retombés [358]

Éperons et morts **sont** [359] en ruine.
 Des fortunes mieux qu'en nos rêves,
 D'orge et de blé, de foin, oui da,
 De trèfle, de pois et de raves
Seront [360] à vous de ce jour-là.
 Ô comme **brillent** [361] tous nos champs,
 Comme **est** [362] plus pure l'eau d'ici,
 Plus doux aussi **souffle** [363] le vent
 Du jour que l'on **est affranchi** [364] .
 Vaches, chevaux, oies et dindons,
 Bien que l'on **meure** [365] avant le temps,
 Ce jour-là **préparez** [366] -le donc,
 Tout être libre absolument.
 Bêtes d'Angleterre et d'Irlande,
 Animaux de tous les pays,
Prêtez [367] l'oreille à l'espérance
 Un âge d'or vous **est promis** [368] .

D'**avoir chanté** [369] un chant pareil **suscita** [370] chez les animaux l'émotion, la fièvre et la frénésie. Sage l'Ancien n'**avait pas entonné** [371] le dernier couplet que tous **s'étaient mis** [372] à l'unisson. Même les plus bouchés des animaux **avaient attrapé** [373] l'air et jusqu'à des bribes de paroles. Les plus délurés, tels que cochons et chiens, **apprirent** [374] le tout par cœur en quelques minutes. Et, après quelques répétitions **improvisées** [375] la ferme entière **retentit** [376] d'accents martiaux, qui **étaient** [377] beuglements des vaches, aboiements des chiens, bêlements des moutons, hennissements des chevaux, couac-couac des canards. *Bêtes d'Angleterre, animaux de tous les pays* : c'**est** [378] ce qu'ils **chantaient** [379] en chœur à leurs différentes façons, et d'un tel enthousiasme qu'ils **s'y reprirent** [380] cinq fois de suite et d'un bout à l'autre. Si rien n'**était venu** [381] **arrêter** [382] leur élan, ils **se seraient exercés** [383] toute la nuit.

Malheureusement, Mr. Jones, **réveillé** [384] par le tapage, **sauta** [385] en bas du lit, **persuadé** [386] qu'un renard **avait fait irruption** [387] dans la cour. Il **se saisit** [388] de la carabine, qu'il **gardait** [389] toujours dans un coin de la chambre à coucher, et dans les ténèbres **déchargea** [390] une solide volée de plomb. Celle-ci **se logea** [391] dans le mur de la grange, de sorte que la réunion des animaux **prit fin** [392] dans la confusion. Chacun **regagna** [393] son habitat en grande hâte : les quatre pattes leurs lits de paille, les volatiles leurs perchoirs. L'instant d'après, toutes les créatures de la ferme **sombraient** [394] dans le sommeil.